

1- A SA FAMILLE, N°59

A SON FRERE EMILE, N°47

+

Flavigny, 24 Octobre 1866.

Bien cher frère,

Je suis bien en retard avec toi, que dois-tu penser? Mais vois-tu, je ne sais comment atteindre à tout. Depuis un mois surtout j'ai fait plusieurs voyages, quand je suis rentré ici notre retraite annuelle commençait. Elle dure dix jours, et s'est terminée Dimanche par une belle ordination.

Ce que je puis dire c'est que bien des fois j'ai songé à te répondre, ainsi qu'à Fernand et à Lucy, et ~~par~~ voulant aller au plus pressé, j'ai dû me contenter des lettres d'affaires.

Ne t'étonne pas de ne pas recevoir de timbres-poste; je n'en reçois presque plus, et ceux que j'ai reçus je les ai employés à payer certaines factures.

J'ai été bien touché de la confiance que tu m'as témoignée pour m'expliquer comment tu ne pouvais pas faire pour l'Oeuvre autant que tu l'aurais voulu; ce n'était point nécessaire, mais je n'en ai pas moins été touché de cette marque de confiance. J'espère bien que maintenant tout ira mieux selon tes désirs grâce à la nouvelle industrie, au nouveau genre d'affaires que tu as adoptés.

J'ai appris avec peine ce que tu me dis de Jeanne, et de la crainte où tu es qu'elle ne vienne à te quitter. Elle m'avait beaucoup parlé autrefois de son désir de se retirer du monde, mais elle est un peu agée, elle aurait trouvé des difficultés pour être reçue dans un couvent; moi qui la connais, je crois que,



malgré son âge, je l'accepterais tout de même, comme soeur converse, à Béthanie, s'il y avait lieu. Je n'ai rien voulu lui en dire, la sachant bien chez toi, et parceque vous y tenez; mais si tu vois quelque jour quelle ne puisse te rester, pour une cause ou pour une autre, je te serai obligé de l'avertir de ce que je te dis là; je ne te dis pas de l'engager à venir, ni à plus forte raison de la presser, mais seulement de lui dire que si son désir est de se retirer du monde et de se donner à Dieu elle pourrait m'en écrire ou m'en faire écrire quelques mots, et que peut être son désir ne serait pas irréalisable; et tu aurais la bonté de lui expliquer d'avance ce qu'est l'Oeuvre.

Tout cela, bien entendu, je entre nous. Je désire que Constance elle-même n'en sache rien, ni per- sonne; car elle désire, je crois, que personne ne con- naisse ses sentiments à cet égard, et ayant reçu sa con- fidence, je dois respecter ses intentions, quelles qu'el- les soient.

Merci de tes renseignements au sujet du Cré- dit foncier. Nous avons renoncé à cet emprunt; d'abord à cause des nombreuses et ennuyeuses formalités à rem- plir d'avance, puis parcequ'une personne nous a écrit : Ne vous pressez pas d'emprunter au Crédit foncier, j'es- père vous trouver une personne qui vous prêtera sans in- terêt, ou à intérêts très-minimes

Ce que tu me dis de Fernand, de son amour de ses aises, de son horreur pour la fatigue et la gêne, quelle qu'elle soit, n'est malheureusement que trop com- mune de nos jours; c'est je crois un effet de l'éduca- tion de notre temps, trop molle à force de vouloir être indulgente, et gâtant les ~~âmes~~ élèves à force de les vouloir respecter. Il faudra, comme beaucoup d'au- tres, qu'il apprenne à ses dépens, par les désillusions et le malheur, que la vie n'est pas une partie de plai- sir, mais un jour de lutte et de travail incessant; que le repos et le plaisir en sont le prix, qu'ils ne vien- dront qu'après par conséquent; dans l'autre vie, si en acquittant fidèlement ses devoirs envers tous on les a acquittés aussi et surtout envers Dieu, notre premier créancier, notre premier maître, notre premier père.

Je ne te dis rien de l'Oeuvre, si non que tout va bien, et que Dieu continue à ne la bénir visiblement. Prochainement je compte t'envoyer un compte-rendu qui t'intéressera. Si Fernand est déjà parti, fais lui pas- ser ma lettre, je te prie.



A Dieu, j'embrasse tous les tiens et toi,
plus fort que tous,

Ton frère et ami,

fr M Jean-Joseph

Continue à prier pour nous.

